Par Luc Le Chatelier
Photo Cyrille Robin pour Télérama

« CES PAYSAGES QUI NOUS NOURRISSENT ET NOUS APAISENT »

Au béton, que son père, Paul, fit couler, Alexandre Chemetoff *a préféré des matériaux en harmonie avec leur environnement. Sans rien abîmer. Pour l'architecte, il n'y aura plus de paix si la ville continue de dévorer la campagne.*

L'architecte Alexandre Chemetoff, 69 ans, n'a pas suivi le chemin de son père, l'architecte Paul Chemetov, 91 ans. Surnommé le ministre de la propagande par ses collègues de l'AUA – l'Atelier d'urbanisme et d'architecture, collectif proche du parti communiste dans les années 1960-1980 –, ce dernier théorisa et coula dans le béton non seulement la banlieue, mais le ministère des Finances de Bercy. Son fils, rêveur, sans doute plus proche du gauchisme d'alors, s'inscrivait au même moment à l'Ecole nationale supérieure de paysage de Versailles. *« Par amour d'une nature cultivée, pensée, travaillée, qui nourrit les hommes et construit l'histoire de nos territoires. »* La rumeur, longtemps, les prétendit en froid. Aujourd'hui, l'âge et la sagesse venant, et la catastrophe climatique annoncée bouleversant les approches, leurs points de vue diffèrent de moins en moins. Si on ne les a jamais vus ensemble, l'un parle de l'autre avec beaucoup de tendresse. Et réciproquement.

Partant de la terre et de ce qui y pousse, Alexandre s'est évidemment intéressé à l'espace public, qui est une autre affaire de paysage, urbain celui-là. Notamment sur les rives de la Meurthe à Nancy, sur l'île de Nantes, à Saint-Etienne et à Strasbourg, où il est intervenu pour transformer d'anciennes friches industrielles en quartiers modernes, qui reflètent néanmoins les particularités locales. Comment ? Sans faire de pastiche. Mais en gardant des traces, tels les grues portuaires à Nantes, certains bâtiments emblématiques ou simplement les arbres qui ont poussé dans les interstices. En respectant ensuite, pour les constructions neuves, les matériaux, couleurs, volumétries propres à la région… Devenir architecte s'est imposé à lui pour penser les bonnes maisons au bon endroit. Celles où on a envie d'habiter et qui ne gâchent pas la vue des voisins ni le quartier, encore moins le grand paysage…

Aujourd'hui commissaire de la Bap !, la Biennale d'architecture et de paysage qui se tient à Versailles, Alexandre Chemetoff revient au Potager du roi, un site historique attenant à son ancienne école, pour y évoquer « le goût du paysage ». Là, ce « pessimiste par clairvoyance », néanmoins amoureux de la vie, des bonnes choses et de ses semblables, nous rappelle que si les hommes, en général, et les « grand-parisiens », en particulier, continuent à saccager ainsi leur terre nourricière, ils iront droit dans le mur. Dans la petite serre qui lui sert de bureau, construite dans le jardin de son agence, à Gentilly, *« mais sans abîmer le gros sycomore qui poussait là avant nous »*, le paysagiste-urbaniste-architecte-citoyen Alexandre Chemetoff confie ses craintes, ses espoirs, ses envies… »»

LE GOÛT DU PAYSAGE ?

« Le paysage nous dit d'où l'on vient. Comment les hommes ont façonné leur terre. Toute ville est construite sur des vestiges de campagnes, de chemins, de murs, de reliefs, de forêts. On ne part jamais de rien. Même la *tabula rasa* des années 1960 n'a pas réussi à éradiquer ces restes de culture – un mot à prendre dans les deux sens du terme : celui qui évoque la création artistique et celui désignant le travail de la terre qui produit ce que l'on mange. Dans le cadre de la Bap !, j'ai voulu raconter ces paysages d'Ile-de-France qui nous entourent, que l'on aime, que l'on traverse, qui nous apaisent et nous nourrissent ! Pour les comprendre, nous allons à la rencontre de vingt-quatre paysans, éleveurs, maraîchers, apiculteurs, vignerons, céréaliers. Des petits, des gros, des écologiquement très vertueux, d'autres moins. Mais tous se posent des questions sur leurs pratiques, le réchauffement climatique, la qualité de ce qu'ils produisent. Je reste convaincu qu'un beau paysage est aussi un bon paysage. Le fromage, le vin, la viande en portent le goût… »

LE POTAGER DU ROI ?

« Quel meilleur endroit pour évoquer ces nourritures terrestres que le Potager du roi, à Versailles ? Un lieu historique où Jean de La Quintinie (1626-1688), jardinier de Louis XIV, acclimata melons et figuiers, mit au point les cultures à contre-saison et théorisa la technique de la taille en espalier des arbres fruitiers. Un endroit doublement symbolique, puisque de Gaulle, après la guerre, y créa la section du paysage et de l'art des jardins, au sein de l'Ecole nationale d'horticulture, avec pour mission de former des professionnels de l'aménagement du territoire.

Que les paysagistes fassent leurs gammes au milieu des légumes me semble de bon augure. Ce jardin clos qu'est le potager permet de se poser les bonnes questions sur le monde que l'on veut construire. D'abord, il s'agit d'un site de production de denrées alimentaires. Pour bien produire, il doit être aussi lieu d'expérimentation. Et d'adaptation : à la terre, au climat, aux maladies, aux saisons, aux aléas de la météo. Ensuite, pour le plaisir des yeux et l'efficacité du travail du jardinier, et pour favoriser la cohabitation des plantes ou leur ensoleillement, il doit être espace de composition, avec ses plates-bandes, ses chemins, ses haies, ses cours, son verger, ses bâtiments. Enfin, pour que ces tentatives ne tombent pas dans l'oubli, il faut qu'il soit lieu de transmission. »

LA TERRE NE MENT PAS ?

« Si l'on parle de terroir, on est vite taxé d'attitude réactionnaire. Mais si l'on est moderne on fait quoi ? De la chimie ? Des OGM ? Du béton ? Chaque lieu est rattaché à une histoire et à une géographie, à une culture, à des gens. Qu'ils soient natifs ou immigrés de fraîche date, ils sont de cet endroit et finissent par en avoir l'accent. Le paysage est un retour au réel, il donne à chacun une chance de se retrouver. Bien se nourrir, c'est vivre en harmonie avec son environnement. On serait inspiré de faire ce choix, plutôt que d'enfourner des plats surgelés dans le micro-onde ou de consommer à contre-saison des haricots du Kenya ou des cerises du Chili transportés en avion… A la cité du Haut-du-Lièvre, à Nancy, où je travaille en tant qu'architecte et urbaniste pour réhabiliter ce grand ensemble des années 1960, on a installé une cuisine commune. Les gens s'y retrouvent. On y fait les réunions de chantier et les fêtes de quartier, on s'échange des recettes. Une manière intime de parler de soi, de son pays, de sa terre… Moi-même, j'ai le goût de mes grands-parents, venus de Russie. L'odeur des *kotlety* – boulettes de viande – me rappelle les dimanches de mon enfance. En revanche, le jeudi, je me sentais plutôt alsacien, car ce jour-là j'allais chez mon autre grand-mère, concierge à Paris dans le 13e. Ce mélange est vital. »

LE PAYSAGE DU GRAND PARIS ?

« Pour l'instant, cette métropole annoncée ressemble surtout à un super réseau de métro. Si celui-ci permet de relier plus facilement les zones déjà urbanisées, je ne peux qu'approuver. Si l'on construit des gares au milieu des champs – comme au Triangle de Gonesse, où l'on projette de développer je ne sais quelle folie nommée EuropaCity –, je trouve ça plus problématique. Mais ce qui me gêne le plus, c'est le périmètre que l'on donne à ce Grand Paris : s'il se résume à la ville dense – la petite couronne – et tourne le dos à la campagne, je ne donne pas cher de sa peau. Toute cité a besoin de fonder son existence sur un rapport à la campagne. Paris est forte et puissante parce qu'elle s'est implantée sur les meilleures terres du monde. Le sol est la véritable ressource. Est-il cohérent que le terrain à bâtir coûte cent fois plus cher qu'un terrain agricole d'excellente qualité ? Non. La disparition de ce paysage de cultures a non seulement des répercussions sur l'autonomie alimentaire, mais aussi sur l'équilibre philosophique, mental entre la ville et la campagne. Il ne faut plus artificialiser un seul hectare de terre en Ile-de-France ! Tout le monde le dit, personne ne le fait. »

LA GUERRE OU LA PAIX ?

« Dans le Palais public de Sienne, une série de fresques peinte vers 1338 par Ambrogio Lorenzetti et intitulée *Allégorie du bon et du mauvais gouvernement* montre, d'un côté, la ville en paix et la campagne prospère, de l'autre, la ville en guerre et la campagne dévastée. Déjà, à l'époque, on savait que le destin de l'une est lié à celui de l'autre. Comment établir entre elles un rapport paisible ? Comment considérer l'aménagement du territoire comme autre chose qu'une guerre de conquête de la ville sur la campagne ? Je suis atterré de voir que les lieux de sociabilité sont aujourd'hui les ronds-points ou les centres commerciaux. Effrayé de voir toujours plus de lotissements pavillonnaires et de plates-formes logistiques manger les champs et les prairies. Dans cette ambiance délétère, je ne peux me défaire de cette angoisse décrite par l'écrivain Jean Rolin dans *Les Événements* (P.O.L, 2015). Il y raconte son errance dans une France vivant une guerre civile larvée. Car chaque rue, chaque quartier, chaque village se replie par peur de l'autre. Une situation qui n'est pas sans rappeler l'ex-Yougoslavie. Sarajevo ressemble à l'une de nos villes ; elle accueillit dans la liesse les jeux Olympiques d'hiver en 1984 et sombra huit ans plus tard dans un conflit atroce. Je crains que l'on ne soit au seuil d'un choix crucial : la guerre ou la paix. Si l'on veut la paix, la ville doit absolument cesser de s'étendre au-delà de limites qu'elle a déjà outrepassées. » ●

À VOIR

La Bap !
Biennale d'architecture et de paysage, 3 mai au 13 juillet dans six lieux emblématiques de Versailles.
www.bap-idf.com